

Les presbytères et autres résidences individuelles à caractère religieux.

Parmi les plus beaux exemples d'habitations québécoises.

Le presbytère, en tant que partie intégrante de l'enclos paroissial, possède une valeur symbolique intrinsèque. Il est la résidence du curé, le représentant de l'évêque, de l'Église et, par extension, du Christ lui-même. Dans la tradition catholique romaine, il devient bien souvent une résidence de grandes dimensions, réalisée avec soin et présentant une minutie de construction et une profusion de détails hors de l'ordinaire. Dans ce contexte, la résidence du curé apparaît, pour la communauté paroissiale, particulièrement représentative d'un type idéal d'habitation à reproduire selon ses moyens, bien entendu. Au Québec, les presbytères, en ville ou à la campagne, constituent ainsi un patrimoine architectural inestimable, qui nous permet de comprendre l'évolution de la manière d'habiter depuis les débuts de la colonie.



Presbytère de
St-Joseph de Deschambault, (1815)
Photo : François Brault

L'évolution de l'habitation sous le Régime français



Presbytery of Saint-François
de Montmagny
Photo: François Brault

Les arrivants français ont emmené avec eux leurs habitudes de vie. Les façons de s'alimenter, de se vêtir et de se loger ont ainsi été transposées avec fidélité dans l'univers colonial. On choisit d'abord le bois pour construire l'habitation. Ce type de maisons était peu durable, ce qui explique pourquoi les constructions de ce genre n'existent plus. Il apparaît clairement, à travers les descriptions qui nous sont parvenues, que les façons de faire sont importées directement d'Europe.

On utilise, au 17^e siècle, pour la plupart des édifices, deux techniques d'assemblage des pièces de bois : le colombage ou le pièce sur pièce. Le colombage consiste à monter une charpente de bois, où les interstices, comblés avec de l'argile mélangée à de la paille et des cailloux, forment les murs. Le pièce sur pièce cherche à minimiser les espaces entre les éléments de bois en les empilant les uns sur les autres. L'isolation de ces constructions est assez rudimentaire.

En ville, à partir de 1650 environ, on commence à construire des maisons de pierre, organisées autour d'une ou deux cheminées. La maison demeure à ce stade de son évolution assez proche des modèles européens avec la porte d'entrée au niveau du sol, l'absence de cave et une toiture à deux versants au pignon très aigu. On transpose rapidement ce modèle en campagne, où les presbytères et les manoirs adoptent le nouveau matériau.

L'inconvénient principal de la pierre est son haut taux de conductivité du froid. Avec les années, on améliore la construction du mur en y intégrant un espace que l'on remplit d'un mortier constitué de sable et de gravier et qui forme une couche isolante entre les parois de pierre. On évite ainsi que du frimas ne se crée à l'intérieur des murs.



Ferme Saint-Gabriel, 1698
Photo : François Brault

Un des plus beaux exemples de cette architecture du Régime français, la ferme Saint-Gabriel, construction de la fin du 17^e siècle, appartenait à cette époque aux sœurs de la congrégation Notre-Dame fondée par Marguerite Bourgeoys en 1653. On y logea les filles du Roy à leur arrivée en Nouvelle-France, avant qu'elles ne trouvent mari.

Comme dans l'architecture des églises, le style traditionnel québécois va perdurer au début du 19^e siècle en construction résidentielle. Les plus anciens presbytères conservés, qui poursuivent les formes développées au courant des 17^e et 18^e siècles, nous permettent d'imaginer la construction sous le Régime français. Durant cette période,

« le curé vivait un peu comme l'habitant et sa maison ne dépassait guère les dimensions de celles qui l'entouraient. Les autorités avaient d'ailleurs statué que le presbytère devait mesurer au plus 30 pieds sur 30. Sa façade pouvait être portée à 60 pieds mais, dans ce cas, la moitié du bâtiment servait de salle publique. »¹.

Le néoclassicisme québécois



Presbytère de Saint-Joachim
Photo : Germain Casavant

À la fin du 18^e siècle déjà, la maison s'affranchit du modèle européen. Tout d'abord, la toiture s'avance devant le mur et s'incurve légèrement. Puis, devant la porte d'entrée, on aménage la galerie. Au 19^e siècle, le bois redevient à l'honneur à la campagne. La structure plus légère permet de hausser sur des fondations de pierre l'ensemble charpenté.

On aménage alors au niveau de l'entrée une véranda couverte, le plus souvent en avancée de la toiture. On occupe dorénavant les combles, où il est possible d'installer des chambres à coucher. Les lucarnes se multiplient. Finalement, on ajoute les cuisines d'été, ces constructions annexes qui communiquent avec la maison. Elles permettent d'éviter de surchauffer la maison durant la saison chaude à cause de la cuisson sur le poêle à bois. En hiver, ces pièces peuvent servir de tambour ou de glacière.

Cette évolution structurelle s'accompagne d'une modification stylistique importante vers des formes néoclassiques à partir de 1820-1830 principalement. La maison traditionnelle « est repensée avec plus de rigueur et le choix des proportions se fait plus judicieusement. Les ouvertures sont alors disposées avec symétrie, de part et d'autre d'une porte plus monumentale. » (Luc Noppen, Claude Paulette et Michel Tremblay, Québec, trois siècles d'architecture, Libre Expression, 1979, p. 74). Les ordres inspirés de l'Antiquité donnent un caractère nouveau à l'entrée et à certains encadrements de fenêtre. Des revêtements de bois suggérant la pierre de taille font leur apparition. On les complète parfois de faux chaînages de pierre afin de parfaire l'illusion d'une construction maçonnée.



Presbytère de Saint-Anselme
de Dorchester, vers 1830
Photo : Germain Casavant

¹ Simard, Jean (textes) et François Brault (photos), *Les arts sacrés au Québec*, Montréal, Éditions de Mortagne, pp. 200-201.



Presbytère de L'Acadie (c. 1820)
Photo : Germain Casavant

La porte est ouverte pour le développement d'une architecture monumentale des presbytères :

« C'est d'ailleurs précisément à l'époque du démantèlement des seigneuries, au milieu du 19e siècle, que les presbytères adoptent le gabarit des anciens manoirs, comme pour accréditer le jugement de Louis Hémon à l'effet que rien ne change au pays du Québec, à tout le moins à cette époque. »².

Le néogothique chez les protestants principalement

À partir de la seconde moitié du 19e siècle, le style néogothique, remis à l'honneur dès les années 1820 à Notre-Dame de Montréal et les années 1840-1850 à St. Patrick et Saint-Pierre-Apôtre de Montréal, gagne peu à peu l'architecture résidentielle.

Partie intégrante du renouveau architectural victorien, il marque principalement les constructions anglaises. Avec l'évolution du goût pour les villas suburbaines, le besoin croissant pour les effets pittoresques et bucoliques intégrés à l'ensemble résidentiel, on cherche à revaloriser les formes organiques et chaleureuses de l'époque médiévale.

Le presbytère anglican de Sorel, élevé en même temps que l'église en 1843, est un des premiers exemples d'architecture résidentielle où l'on cherche à adapter les formes classiques au désir d'un retour vers la nature par le biais d'un vocabulaire néogothique.

L'éclectisme de la fin du 19e et de la première moitié du 20e siècles



Presbytère de Baie-Saint-Paul
Photo : François Brault

Les améliorations structurales développées au début du siècle sont systématiquement maintenues dans le contexte du 19e siècle finissant. Peu à peu, de nouvelles techniques de métallurgie, principalement sous l'instigation des tenants du style beaux-arts au tournant du 20e siècle, favorisent l'intégration des structures d'acier dans les édifices les plus importants. Pourtant l'architecture résidentielle, urbaine ou rurale, demeure le plus souvent trop simple pour nécessiter de tels investissements.

L'évolution la plus marquante en architecture résidentielle, à partir des années 1860, consiste en une formulation nouvelle du rapport aux différents styles historiques. Conservation des formes classiques en exacerbant leur articulation, intégration de nouveaux motifs, comme le toit mansardé, associés au développement du style Second Empire en France, référence à la Renaissance, emphase accrue accordée à la monumentalité de l'édifice sont autant d'avenues nouvelles explorées par les concepteurs de l'époque.



Presbytère de la paroisse
Sainte-Cunégonde de Montréal
Photo : François Brault

² *Idem*, pp. 201.



Toiture du presbytère de
la paroisse
Sainte-Cunégonde
de Montréal,
Photo : François Brault

Un des plus beaux exemples d'imitation du classicisme français se rencontre à Baie-Saint-Paul dans la région touristique de Charlevoix. Reprenant l'organisation des châteaux français du 17^e siècle, le presbytère présente un corps central et deux ailes placées perpendiculairement.

À Montréal, un édifice comme le presbytère de la paroisse Sainte-Cunégonde nous frappe par la richesse plastique de ses parties supérieures. Avec sa façade monumentale décorée d'arcs colossaux qui se poursuivent au niveau de la toiture, l'édifice forme, avec l'église voisine, un ensemble très imposant.

Charles Bourget

Bibliographie :

- Bourque, Hélène, « Deschambault, une architecture expressive », In. : *Continuité*, no 52, été 1991, pp. 33-36.
- Brault, Pierre, *Histoire de L'Acadie du Haut-Richelieu*, Saint-Jean-sur-Richelieu, Éditions Milles Roches, 1982, 400 pages.
- Brodeur, Mario, Patrice Dubé et al, *Les chemins de la mémoire (Tome 1)*, Québec, Les Publications du Québec, 1990, pp. 188-190; 219-220; 450-451.
- Chicoiné, Émilie, *La Métairie de Marguerite Bourgeoys à la Pointe-Saint-Charles*, Montréal, Fides, 1986, 359 pages.
- Chouinard, Gaétan, *Les monuments historiques de Laterrière*, Québec, ministère des Affaires culturelles, 197, 17 pages. (Coll. « Les Retrouvailles » n°5).
- Gauthier-Larouche, Georges, *Évaluation de la maison traditionnelle dans la région de Québec*, Étude Ethnographique, PUL, Les archives du folklore no 15, 1974, 321 pages.
- Martin, Paul-Louis et autres, *Rivière-du-Loup et son portage*, Québec, Beauchemin/Éditeur officiel du Québec, 1977, 181 pages.
- Collectif, *À la découverte de biens patrimoniaux exceptionnels : Saint-Pascal de Kamouraska, Cacouna, Sainte-Luce-sur-Mer*, Québec, ministère des Affaires culturelles, 1986, 21 pages.